**Zeitschrift:** Schweizerische Zeitschrift für Geschichte = Revue suisse d'histoire = Rivista storica svizzera

**Herausgeber:** Schweizerische Gesellschaft für Geschichte

**Band:** 42 (1992)

**Heft:** 3/4

**Buchbesprechung:** Mounier. I. Genèse de la personne [Gérard Lurol]

**Autor:** Aguet, Jean-Pierre

**Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

**Conditions d'utilisation**

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

**Terms of use**

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

**Download PDF:** 14.07.2025

**ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch**

Il materiale segnalato è molto, e molto stuzzicante: c'è solo da sperare che sia altrettanto favorevole la possibilità di accesso.

*Bellinzona* *Raffaello Ceschi*

GÉRARD LUROL, *Mounier.* I. *Genèse de la personne.* Paris, Editions Universitaires 1990. 320 p. (Coll. Philosophie européenne). ISBN 2-7113-0434-5.

Il y a toujours problème pour un historien à recenser un ouvrage d'histoire de la philosophie: celui de G. Lurol ne fait pas exception, qui, version d'une thèse de 3e cycle réduite pour une publication qui n'est que partielle – un second tome devrait suivre –, est conçu et construit essentiellement dans une optique propre à un philosophe cherchant légitimement à expliquer un fragment de l'histoire de son domaine, à savoir quel a été, de la période des études grenobloises à la naissance de la revue *Esprit* – soit de 1924 à 1932 –, le cheminement intellectuel d'Emmanuel Mounier commençant à élaborer un «personnalisme» original. Face à un livre de cette nature, qui n'est qu'un exemple parmi d'autres d'un type de source, souvent difficile à traiter, qu'on rencontre souvent en histoire intellectuelle, l'historien se pose au moins deux questions, l'une tenant simplement à la part faite à l'histoire dans l'œuvre, l'autre touchant à la méthode choisie pour traiter ce qui est un problème d'histoire des idées.

Sur le premier point, vu sa visée de chercher à repérer la manière dont il faut savoir – ou imaginer – que s'est produite la genèse intellectuelle de la notion centrale d'une démarche philosophique saisie dans ses commencements, l'auteur, pour les besoins de son explication, s'est borné à restituer les événements qui ont pu jalonner, sur une période relativement courte, qui fut de maturation, l'itinéraire d'un homme de sa dix-neuvième à sa vingt-septième année, en fonction d'une exploitation qui n'a pu être que fragmentaire de ses papiers personnels et de sa correspondance, qu'il s'agisse de la petite part qui en a été livrée à la publication ou de nombreux textes inédits, malheureusement de consultation réservée. Dans ce rappel biographique l'historien se retrouve le plus souvent en terrain connu: il fera cependant quelques découvertes. On suit ainsi le cheminement d'un étudiant de province, montant à Paris en 1927, y réussissant en 1928 l'agrégation de philosophie, puis cherchant sa voie en multipliant les expériences de vie – recherche compliquée d'un sujet de thèse, premiers essais dans la carrière enseignante, écriture des premiers articles de revue, mais aussi les épreuves de la mort de l'ami, les rencontres marquantes – le père Pouget, les Daniélou, le groupe des Davidées, les Maritain – enfin le travail sur Charles Péguy, donnant lieu à une première œuvre, à la veille de la naissance d'*Esprit,* ici à peine évoquée. Tous événements au travers desquels l'auteur entend suivre la genèse en question dans ses étapes significatives. A cette fin, il construit son ouvrage sous la forme d'une série de confrontations – de textes plus que de circonstances, pourtant conjointes – à peu près chronologiquement ordonnées entre les pensées, – et parfois les penseurs – en se limitant à leurs aspects relatifs à la problématique personnaliste, et la pensée personnaliste naissante d'E. Mounier: du côté des «anciens»: Descartes, Pascal, mais aussi Bergson et plus tard Maine de Biran; du côté des «modernes»: Pouget, Maritain, Berdiaeff, Scheler, et enfin Péguy qui fut comme le catalyseur d'un dépassement de la philosophie classique et d'une rupture d'avec la voie universitaire, annonçant celle d'avec le «désordre établi». Organiser de telles confrontations, c'était amener à poser le problème des influences et des modalités de la reconstitution de leurs processus respectifs: l'auteur s'est toutefois limité le plus souvent à constater des rencontres privilégiées, des coïncidences jugées significatives, alors qu'on aurait souhaité voir abordée, au moins incidemment, la problématique de l'étude de ces questions d'influences – qu'en 1909 déjà L. Febvre jugeait «passionnantes... mais si complexes, si délicates», mais aussi «si décevantes».

Dès lors, on ne s'étonnera guère qu'en contrepoint d'un livre sans doute valable et utile au plan de l'histoire de la philosophie des philosophes, l'historien ne puisse

s'empêcher, en fonction de la matière mise en œuvre, d'imaginer des hypothèses de travail, d'esquisser un questionnement, d'une recherche à entreprendre dans une optique d'histoire intellectuelle – avec la coopération du philosophe s'il le veut – et qui viserait, si les sources le permettent, à restituer conjointement le parcours biographique pour lui-même – si complexe soit-il: ce serait le cas pour E. Mounier – et sa situation dans les champs qu'il implique, en y intégrant l'ensemble des joies et épreuves de vie, débats intellectuels, quêtes spirituelles, processus d'influences, mais aussi la dimension humaine de la genèse de la revue, E. Mounier se trouvant, avec des partenaires non négligeables – si certains ne le furent que peu de temps, d'autres demeurant fidèles – comme un protagoniste qui, de par son choix, qui s'affermit dès 1931 et 1932, d'une démarche, d'une dynamique conjuguant réflexion nécessaire et ouverture aux événements, contribua à donner à *Esprit* une orientation originale qui fut tenue.

*Lausanne* *Jean-Pierre Aguet*

*Mil Neuf Cent, Revue d'Histoire Intellectuelle*, 1991, n° 8, «Les correspondances dans la vie intellectuelle», 190 p.

Des correspondances, lorsque le hasard des archives lui en laissait le loisir, l'historien faisait habituellement un double usage. Biographe, il s'efforçait au travers des écrits intimes de percer les secrets d'une personnalité, ses petits travers, «les petites passions que cachent souvent les grandes et nobles ambitions explicites» (S. Sand). Historien des idées, il cherchait plutôt à y retrouver les traces de l'œuvre en construction, les aveux de la peine et du labeur qu'oblitèrent inévitablement la publication du texte. Dans les deux cas, au fond, il privilégiait le rapport de l'individu à lui-même, portant son regard indiscret dans l'intimité de la lettre, traquant désespérément le secret de la personnalité, l'intentionnalité cachée et inconsciente.

Tout autre est la perspective proposée par les auteurs de cette livraison de *Mil Neuf Cent.* Dans le prolongement de numéros précédents (cf. «les revues», «les congrès», recensés précédemment dans la RSH), l'accent est porté ici sur la correspondance comme un «lieu d'échange» privilégié. Lieu de l'«échange privé», la pratique épistolaire n'en est pas moins un acte social par lequel se structurent les réseaux sociaux, se font et se défont les alliances.

Ignorant volontairement les correspondances littéraires, les auteurs ont retenu trois secteurs moins imprégnés par l'ambition et les exigences de l'écriture: les sciences physiques, les sciences humaines, le mouvement ouvrier. Dans ce numéro, des scientifiques, comme Einstein et Lorentz, côtoient des philologues, G. Paris, des historiens, T. Mommsen, des sociologues, C. Bouglé et G. Simmel ainsi que des intellectuels engagés dans le mouvement socialiste, V. Serge, Kautsky, G. Sorel. Reléguant au second plan la tentation d'une analyse littéraire, les auteurs nous proposent une appréhension nouvelle de la pratique épistolaire. La lettre est envisagée ici non pas comme une pratique scripturaire, mais comme une pratique sociale, l'échange épistolaire trace entre les acteurs sociaux un ensemble de relations privilégiées qui se développent en marge des sociabilités publiques, un réseau plus ou moins étendu, plus ou moins dense, le long duquel s'organise l'échange.

Comme le souligne très justement C. Gülich, l'analyse des correspondances est très précieuse pour une histoire des sciences, humaines ou exactes, qui se préoccupe de lier la formation des théories à «la reconstruction historique des réseaux personnels de la *scientific community* et des processus d'institutionnalisation». Généralement, dans ces correspondances massives – plus de 40 000 documents conservés pour Einstein, 11 000 pièces au moins pour G. Paris – le caractère professionnel et politique de l'échange prédomine sur les considérations personnelles ou intimes. Parfois, c'est le cas de G. Sorel, la «stratégie épistolaire» témoigne directement de la position acquise dans le champ intellectuel.